

ils lui venaient plus encore de la vertu. Un air, un maintien où rien d'abord ne frappait les yeux, où tout les contentait par le plus heureux mélange de modestie, d'assurance et de vivacité; une marche posée, ferme, mais sans raideur ni prétention; un langage ni précieux ni rustique; un sourire enjoué, mais contenu et clair comme le sourire d'un jeune homme pur; jusqu'à son vêtement où tout reluisait d'une simplicité digne; il n'y avait rien dans l'aspect de sa personne qui ne parlât pour lui. A première vue on reconnaissait un homme. Oui, un homme fait non pour commander militairement, mais pour commander par la persuasion et la prudence à des enfants chrétiens et à des prêtres (1). »

Tout le monde reconnaissait à M. Subileau la sûreté, la finesse et la distinction de l'esprit. Sa bibliothèque, qui portait les preuves d'un constant usage, montrait le soin avec lequel il entretenait et étendait ses connaissances. Il consacrait toujours beaucoup de temps à l'étude des classiques, des historiens et des théologiens. Il commença même une traduction de l'*Essai sur l'origine des idées*, par Rosmini-Serbatì. Les grands écrivains étaient ses favoris et il les étudiait non seulement en homme de goût mais encore avec la rigueur d'un puriste. Un jour le professeur de rhétorique, M. Mérit, lui disait : « Je crois, Monsieur le Supérieur, que depuis votre quatrième vous n'avez pas commis une faute contre l'orthographe française, ni un barbarisme latin. » Il répondit : « Moi aussi, je le crois », puis ajouta avec son fin sourire : « Mais ce n'est pas tout ! »

Tant d'avantages n'exemptèrent point les débuts du gouvernement de M. Subileau de quelques difficultés. Les uns lui vinrent des élèves qui voulurent profiter de son inexpérience des collèges, mais la discipline établie par M. Priou restait assez forte pour laisser au nouveau supérieur le temps d'imposer son autorité. Les autres lui furent créés par quelques professeurs qui le trouvaient bien jeune : eux vivaient sur un vieux fonds d'idées non renouvelées (2).

(1) Mérit, *Eloge funèbre de M. Subileau*.

(2) M. Gillet (*Vie de Mgr Angebault*, p. 139) dit : « Le Supérieur était bien jeune et certains professeurs bien vieux. » Cette dernière expression désigne particulièrement M. Jacques Gourdon, le professeur d'anglais. Il ne resta qu'un an avec M. Subileau qui le fit nommer curé de La Meignanne.

Il reste trois prospectus publiés par M. Subileau, le 1<sup>er</sup> juillet 1866, le 15 avril 1878, le 1<sup>er</sup> août 1884. En voici les principales nouveautés :

*Prospectus de 1866* — « Les leçons de dessin sont facultatives et se paient à part, ainsi que celles de musique vocale et instrumentale, d'armes et de maintien. »

« Un professeur est particulièrement chargé de la préparation au baccalauréat (ce professeur était M. Hamard).

« Le prix de la pension est fixé à 550 francs pour l'année scolaire. Ce prix de pension comprend : 1<sup>o</sup> le blanchissage et le raccommodage du linge et des habits; 2<sup>o</sup> les honoraires du médecin et les frais ordinaires d'infirmerie; 3<sup>o</sup> le chauffage dans les classes; 4<sup>o</sup> le cirage des souliers. »

Trousseau. — Pour la division des grands : chapeau noir; pour la division des moyens : casquette en drap noir avec ganse en or.

*Prospectus de 1878*. — Pour la division des grands : casquette en drap noir.

*Prospectus de 1884*. — Le prix de la pension est fixé à 550 francs pour l'année scolaire. Il comprend les honoraires du médecin et les frais ordinaires d'infirmerie. En dehors du prix de pension, les élèves paient pour le blanchissage, le chauffage dans les classes et le cirage des souliers, une somme de 20 francs.

Ces trois prospectus disent que le costume de tenue était rigoureusement exigé. La vérité est qu'il tomba peu à peu en désuétude, à l'exception de la casquette.